

## Réponse à l'objection : « Il n'est pas scientifique d'adhérer à la foi chrétienne. »

### Lecture biblique : Job 38

La théophanie majestueuse par laquelle Dieu répond à Job est de nature à nous mettre dans la direction mentale et spirituelle voulue, avant d'aborder l'objection qu'on élève si souvent : « Il n'est pas scientifique d'adhérer à la foi chrétienne, en particulier à la foi chrétienne évangélique. »

Ce texte remet à sa place la science que les hommes bâtissent avec orgueil. Comme le disait François Chatelet, philosophe de tendance marxiste : « Pour beaucoup de nos contemporains, la science c'est la voie, la vérité, la vie ». Il reprenait là les trois termes de Jean 14, dans une formule en trois « v » très percutante du point de vue oratoire. Ce philosophe constatait avec lucidité que pour nombre de personnes aujourd'hui, la science revendique ce que Jésus disait de lui-même. Valorisation extrême de la science, et opposition de cette science à la foi chrétienne. Bien des contemporains ont le sentiment plus ou moins confus, que si l'on respecte la voie scientifique, il n'est plus question de suivre le vieux chemin de la foi chrétienne.

### **1. La science moderne**

Il s'agit de la science moderne, personne ne s'y trompe. On écrit souvent le mot avec une majuscule. En lui-même, le mot science veut simplement dire « connaissance ». Il y a eu, avant la science moderne, et il y a en dehors d'elle, bien des connaissances réelles ou se prétendant comme telles. Mais lorsque nos contemporains valorisent « la science », il s'agit de cette forme particulière de connaissance qui s'est édifiée et déployée aux 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> siècles. Cette science est sans doute, du point de vue de l'histoire universelle, l'originalité la plus grande de notre civilisation occidentale, et maintenant mondiale. La place qu'elle occupe, ainsi que la technique qui en dérive, tranche lorsque l'on considère cette civilisation par rapport à toutes les autres.

L'un des traits caractéristiques de la science moderne est son association étroite avec la technique. Elle engendre une maîtrise du monde par l'application de ses découvertes, tout en devenant de plus en plus dépendante des techniques dans la recherche. Il faut, pour traquer les éléments de savoir que recherchent aujourd'hui les savants, des installations, des appareillages, des technologies d'un raffinement extrême : cela ne fait que renforcer l'association à la technique qui caractérise la science moderne.

On peut relever deux autres traits caractéristiques, que l'on ne retrouverait pas, par exemple, dans la science antique.

Le premier est la méthode de l'expérimentation planifiée. De tout temps, on a tiré un certain savoir de l'expérience et des expériences que l'on faisait. De tout temps, les découvertes sont nées d'une certaine épreuve du réel. Que l'on pense à Archimède et à son « Eureka ! » lorsque, dans son bain, il a soudain compris qu'un corps plongé dans un liquide subissait une poussée vers le haut égale au poids du liquide déplacé. « Eureka », « J'ai trouvé ! » : c'est une expérience, alliée à une certaine finesse d'esprit, qui a conduit Archimède à sa découverte. L'observation était la méthode privilégiée pour la science antique, ce qui la situe en rapport étroit avec l'expérience. La nouveauté de la science moderne, ce qui lui a donné sa grande fécondité, c'est la méthode de l'expérimentation planifiée : on ne se contente plus de faire des expériences au petit bonheur la chance, on prévoit. On conçoit une expérience pour vérifier une hypothèse, on programme de façon très précise des démarches qui permettront un verdict précis sur l'hypothèse que l'on a formée. On planifie, on série : on passe de l'expérience à l'expérimentation. Cela n'a jamais été pratiqué de la sorte auparavant. Certes, les alchimistes essayaient, toujours et encore, de

transformer le plomb en or, mais ce n'était pas cette planification rigoureuse et systématique qui a permis les progrès extraordinaires de la science moderne.

Le deuxième trait caractéristique est l'utilisation maximale de l'outil mathématique. L'effort de la science moderne a été un effort de formalisation à l'aide de la mathématique : mettre autant d'éléments que possible en équation. On a commencé avec ce qui se quantifie le plus facilement. Mais aujourd'hui, ce qu'on appelle les « sciences humaines », s'efforcent d'atteindre ce statut scientifique en introduisant la quantité, les mathématiques statistiques. C'est un trait tout à fait décisif de cette science moderne dont nous savons les extraordinaires succès. Je pense que le savant, ou le contemporain moderne qui respecte, exalte et peut-être adore la science, s'imaginerait pouvoir répondre aux interpellations divines ironiques du chapitre 38 de Job : « Mais oui, je sais les lois du ciel ! Je sais comment la neige se forme, je sais ces choses qu'évoque le créateur. »

## **2. Des objections diverses**

La difficulté de notre tâche apologétique, si nous voulons répliquer à ceux qui se font une si haute idée de la science et qui l'imaginent incompatible avec la foi chrétienne, tient à la grande diversité des formes d'objections adressées. Elles diffèrent grandement, selon le degré d'information possédé sur les sciences et sur la Bible. On rencontre des formes d'objections grossières, mais d'autres sont bien plus subtiles. Certains sont prêts à répudier, étant mieux informés, les formes courantes ou vulgaires de l'opposition entre science et foi ; mais c'est pour développer une autre manière de les opposer. La gamme des conceptions de l'incompatibilité entre la foi et la science est va ainsi des plus grossières aux plus raffinées. Que faire ? Il faut trouver une moyenne, prendre le « paquet » des conceptions différentes de cette objection, pour essayer de répondre globalement. Mais il faut s'en rappeler : tout dépend de l'interlocuteur.

Si l'on tente de recenser les principales incompatibilités aux yeux d'un certain nombre, au moins, de nos interlocuteurs, on peut les répartir en trois subdivisions : (1) le plan des principes, des méthodes, où l'esprit dit « scientifique » s'oppose à l'esprit de la foi ; (2) le plan des résultats ; (3) la question particulière du miracle, qui mérite d'être étudiée spécialement.

## **3. Les objections au plan des principes**

Comment se présente, au plan des principes et des méthodes, le rapport entre science et foi ? L'opposition semble presque entière.

Du côté de la science, on développe l'effort du savoir rationnel : on veut atteindre le savoir par le moyen de la raison, et on développe des procédures qui, en associant l'expérience, peuvent aboutir à une preuve certaine, une démonstration indubitable. Tel est l'effort proprement scientifique. Qu'est-ce que la foi à l'opposé ? C'est un élan de confiance qui vient du cœur. La foi concerne précisément ce que l'on ne peut pas prouver, elle s'oppose à la vue, à ce qu'on peut toucher, manipuler, à ce qui fait le support même de l'argument scientifique ! Nous marchons par la foi, et non par la vue. Donc opposition fondamentale entre l'effort scientifique et la foi comme foi.

La foi suppose l'engagement le plus intime, c'est l'affaire de chacun devant Dieu. Au contraire - deuxième opposition qui se greffe sur la première - les savants disent l'objectivité, ils cherchent à énoncer des affirmations qui seront valables pour tout autre esprit ; ils cherchent à se défaire de ce que l'on appelle parfois « l'équation personnelle ». Le chercheur est un homme comme les autres, il peut avoir des négligences dues à la fatigue d'un moment, des préférences dues à son état affectif, c'est son « équation personnelle ». La méthode scientifique consiste à éliminer l'effet de cette équation personnelle. On cherche l'objectivité. Dans le chemin de la foi, au contraire, on cherche la plus grande intimité du rapport individuel avec Dieu.

Le savant cultive la critique. La méthode scientifique oblige à tout mettre en doute : ce qui vient en premier lieu à l'esprit, les doctrines reçues, les témoignages que l'on recueille. Le savant n'accepte rien d'emblée, il soumet tout à la vérification, il doit donc tout critiquer. L'un des pionniers de la science moderne, Descartes, a commencé son Discours de la méthode par révoquer en doute tout ce qu'on lui avait appris, toutes les doctrines dont il avait pu hériter, et même le témoignage des sens. La méthode scientifique consiste, pareillement, à révoquer en doute et à appliquer constamment la critique à ce qui a été admis. L'attitude de la foi, à l'inverse, accepte l'autorité : on se courbe, on s'humilie sous la parole d'autorité, avec confiance. Cela n'est pas pénible puisque, précisément, la foi est confiance. Mais on est aux antipodes de l'attitude critique. L'incompatibilité est particulièrement nette lorsqu'il s'agit de la foi évangélique. La foi des chrétiens dits « libéraux » ou « modernistes » se caractérise par une liberté critique à l'égard de la Bible. Cela nous semble incompatible, en tant que chrétiens évangéliques, avec les enseignements bibliques, nous y voyons un compromis avec l'esprit du monde, et nous pensons devoir lutter contre la critique biblique qui se pose en juge au-dessus de l'Écriture. Incompatibilité, encore, avec la méthode scientifique.

Une quatrième opposition de principe porte sur la remise en cause perpétuelle des acquis en science. Bien des savants, aujourd'hui en particulier, nous disent : « Il n'y a aucune vérité scientifique établie, la vérité scientifique est toujours provisoire. C'est l'état de la question, mais nous devons tout à fait admettre que les choses puissent être chamboulées avec le progrès de la recherche. » En effet, les théories s'élaborent, se remanient, se remodelent, et quand une théorie est trop reprise et ne tient plus, on bascule : c'est une révolution scientifique, un nouveau cadre théorique remplace l'ancien. Il n'y a pas de vérité immuable en matière scientifique. Du côté de la foi, au contraire, on affirme la « vérité éternelle », on parle de réalités immuables, intangibles, de la loi de l'Éternel qui ne change pas. Jésus-Christ le même, aujourd'hui, éternellement, sa parole qui subsiste à jamais. Voilà donc des éléments de contraste très frappants en ce qui concerne les principes, et la méthode.

#### **4. Des conclusions divergentes**

Une deuxième catégorie d'objections concerne les résultats et les conclusions : le contenu du discours des savants face au contenu du discours croyant.

Bien des gens autour de nous sont persuadés que la Bible regorge de croyances réfutées par le progrès scientifique. Ils pensent que la Bible n'est que le reflet de conceptions pré-scientifiques, marquées par l'époque à laquelle elle a été rédigée. Ils estiment qu'on ne peut plus, aujourd'hui, la reprendre à son compte sans une espèce de schizophrénie malheureuse, voire ridicule. Ils sont persuadés que la Bible est pleine de superstitions et de croyances enfantines d'un âge non scientifique.

L'image du monde qu'ils imputent à la Bible est une cosmologie de l'âge du mythe, qui ne correspond pas à ce que nous savons grâce au progrès scientifique. On nous dit que, pour les Hébreux, la terre est plate et repose sur des piliers qui plongent dans le grand abîme ; au-dessus d'elle s'étend un firmament, considéré comme une voûte solide, sans quoi les eaux s'abattraient sur la terre et ce serait la grande catastrophe ; ce firmament doit être solide, car les eaux qu'il retient forment un océan céleste ; lorsqu'il pleut, c'est grâce à des ouvertures dans le firmament que la pluie peut tomber. Telle est, dit-on, la conception du monde qu'avaient les Hébreux, et qui se trouve exprimée dans maints passages de l'Ancien Testament. Bien sûr, il n'est plus question pour nous d'admettre pareille cosmologie ! Dans le Nouveau Testament, dit-on encore, c'est une autre conception du monde, à trois étages : le monde souterrain, la terre, les mondes célestes (cf. Ph 2 :10, « dans les cieux, sur la terre et sous la terre »). Une telle conception est mythologique, c'est pourquoi des théologiens comme Rudolph Bultmann enseignent qu'il faut démythologiser le Nouveau Testament, entièrement déterminé par cette conception du monde qui n'est plus la nôtre, et qui appuie la croyance en l'existence de nombreux esprits qui peuvent interférer avec les phénomènes de ce monde. Que des esprits produisent des effets dans la vie courante et jusque

dans la nature, c'est bien sûr ce que tout le monde croyait en ce temps-là, mais c'est un mode de pensée que la science nous permet désormais de répudier ! Le procès de Galilée, au 17<sup>e</sup> siècle, sert souvent de référence à ceux qui opposent science et foi. Galilée a été condamné par le tribunal de l'inquisition parce qu'il enseignait que la terre tourne autour du soleil, et non l'inverse, ce qui paraissait incompatible avec certains versets bibliques (le soleil semble se lever, se coucher). Ce procès est invoqué comme la preuve que, lorsque la foi se veut proche du texte biblique, elle ne peut que condamner la science moderne qui prend son essor comme elle le faisait en le grand savant qu'a été Galilée. On a mis en lumière, depuis, que le procès de Galilée relevait de ressorts bien plus complexes : on ne lui reprochait pas seulement cette opinion cosmologique. D'après une étude, il est possible que ce procès ait été un moyen de dissimuler des questions bien plus graves. Le pape, protecteur de Galilée, et sachant qu'il allait être accusé d'hérésies jugées plus graves que la question cosmologie (l'eucharistie), aurait voulu le protéger en suscitant un procès sur cette question du mouvement de la terre. L'histoire est très complexe, peut-être n'en a-t-on pas encore le dernier mot, mais le symbole est resté. Évoquer Galilée, c'est dire : « Rappelez-vous le tort que s'est causé l'Église chrétienne en s'attachant strictement à ce que l'Écriture enseigne. Il faut séparer entièrement la science et la foi. » Pour les libres-penseurs, c'est la condamnation de la foi, purement et simplement, qui résulte de ce choc du 17<sup>e</sup> siècle.

La cosmogonie est un autre terrain d'opposition entre science et foi, si l'on considère les résultats des recherches. La cosmogonie est la question des origines du monde. Il y a, là aussi, une opposition très forte avec la thèse dominante dans le milieu scientifique d'une évolution qui ne s'étend pas seulement aux espèces vivantes, mais qui explique l'ensemble du devenir depuis le « big bang » initial. La théorie même du big bang, fortement majoritaire, ne recueille pas l'unanimité des savants. Beaucoup s'opposent totalement au témoignage de la Bible, à l'enseignement des premiers chapitres du livre de la Genèse en particulier. Ils lisent en général ces chapitres comme s'ils enseignaient que le monde a été créé il y a quelques milliers d'années seulement, et en sept jours d'une durée proche de nos jours présents, de telle sorte qu'il y a une incompatibilité entière entre les deux comptes-rendus des origines. Cette question mérite d'être traitée pour elle-même.

Les objecteurs mentionnent aussi telle ou telle déclaration particulière au fil du texte biblique, et qui représente à leurs yeux une erreur par rapport à ce que nous savons aujourd'hui. Le cas le plus typique est le texte qui classe le lièvre parmi les ruminants (Lév 11 :6).

Ces oppositions sont couramment admises. Certains vont plus loin, et considèrent qu'il n'est pas scientifique de parler d'une âme qui serait distincte du corps. « L'âme, je ne l'ai pas trouvée sous mon scalpel ». D'autres oppositions s'enregistrent chez ceux qui attribuent une autorité scientifique à leurs thèses en général matérialistes. Il y a eu une alliance de fait indubitable entre la vogue de la science dans notre culture occidentale récente et le matérialisme comme philosophie influente dans une très large part de la population.

## **5. La question du miracle**

La question particulière du miracle est un autre terrain d'opposition. Pour beaucoup, croire au miracle, c'est s'opposer à la science. En fait, il existe deux formes principales de cette incompatibilité.

Pour les uns, la science pose un déterminisme complet. Tous les événements qui se produisent dans la réalité sont pris dans un réseau de causes et d'effets, et régis par des lois qui ne souffrent aucune exception : tout est déterminé par le réseau des lois de la nature. Le miracle étant compris comme ce qui interrompt, suspend, ou viole ces lois de la nature, le miracle est considéré comme radicalement impossible. La vision scientifique du monde est la vision d'un monde entièrement déterminé, d'un cercle fermé de causes et d'effets, et le miracle représente comme une déchirure dans ce tissu. Il est absolument impossible de l'admettre si l'on veut rester scientifique.

D'autres prônent une opposition beaucoup moins dure et plus subtile. Ce déterminisme, disent-ils, nous ne pouvons pas l'affirmer : c'est une position philosophique qui dépasse de beaucoup ce qu'un savant comme savant peut dire. Il semble même que certaines théories scientifiques du 20<sup>e</sup> siècle nous obligent à admettre un certain indéterminisme. Nous ne pouvons donc pas poser une détermination complète de tous les événements en chaîne, et exclure le miracle de cette façon. Mais ce qu'il faut dire, c'est que l'attitude scientifique consiste à rechercher des causes rationnelles, et à établir les séquences causales selon les lois établies que l'on a pu découvrir, et auxquelles on a pu donner, en général, une forme mathématique. Celui qui croit au miracle adopte, dans son rapport au phénomène, une attitude non scientifique. Le savant comme savant n'a pas le droit, s'il veut rester savant et conserver une optique scientifique, de penser miracle. Il doit chercher une autre explication, il doit chercher les lois qui ont joué. Pour lui c'est en quelque sorte un postulat de la méthode scientifique, il n'y a aucun phénomène qui se situe en dehors de ces séries causales qui font son domaine d'investigation. Ainsi, bien qu'on ne pose pas a priori un déterminisme entier pour dire le miracle impossible, cela revient au même. Celui qui admet le miracle se condamne pour esprit non scientifique, comme ayant une attitude mentale opposée à celle du savant. La connotation est que ce n'est pas très responsable. Tout le sérieux et tout le prestige qui s'attachent au mot « scientifique » servent à déprécier l'attitude « non scientifique » de celui qui est prêt à admettre un miracle. Ainsi Jacques Monod, prix Nobel, pouvait-il dire, à propos de la cosmogonie, que l'attitude scientifique implique que l'on renonce à chercher une intention dans la nature, ce qui suppose un agent conscient qui pose des buts. L'attitude scientifique revient à chercher des causes efficientes, mais jamais à envisager des intentions. Celui qui croit voir un miracle, discerne une pensée ou une intention derrière un phénomène. Or cela l'attitude scientifique l'exclut, selon Jacques Monod, elle est juste aux antipodes.

## **6. Préparer le terrain d'une réponse**

Comment tenter de répondre ? Je crois utile, avant d'aborder chaque domaine concerné, de parler de la préparation du terrain. Avant de planter ou de lancer une offensive, on prépare le terrain. Avant de présenter des contre-arguments pour répliquer, il est bon de mettre en avant des considérations qui ne règlent pas du toute la question, mais qui peuvent ébranler l'interlocuteur et lui montrer que tout n'est pas aussi simple qu'il ne l'imagine. Il s'agit de faits annexes, mais qui sont propres à modifier son attitude intérieure.

Il y a d'abord la présence de nombreux savants chrétiens, croyants évangéliques ou catholiques, mais croyants authentiquement. On peut en citer un bon nombre, dans le passé comme dans le présent. Ce sont des professeurs d'université, des chercheurs, même si ce ne sont pas des savants extrêmement renommés. Il existe aussi des organisations de savants chrétiens. Autrefois on citait toujours le professeur Henri Devaux, qui était membre de l'Institut. Mais il y a aussi un homme comme Philippe Vernet, professeur à l'université de Lille, qui fait partie d'un comité de deux ou trois sommités françaises en matière de biologie : un homme tout à fait reconnu, qui occupe son créneau, détermine des crédits de recherche. C'est un chrétien évangélique, très actif dans son église de Villeneuve d'Ascq. Il en existe un grand nombre dans le monde, avec des associations, des publications. Ceux qui s'imaginent a priori que science et foi sont incompatibles peuvent quand même se sentir un peu ébranlés par ce fait. Si vraiment science et foi s'opposent comme ils l'imaginent, il n'est pas possible qu'il y ait tant de gens, intelligents, en bonne santé mentale, qui les unissent de manière harmonieuse.

Une deuxième catégorie de témoignages est celle de grands savants non chrétiens qui disent de la science ce qu'il faut en dire, à savoir qu'elle est une entreprise qui reste précaire, assujettie aux passions des chercheurs, aux déviations idéologiques. Elle n'est pas capable de faire valoir de manière totalement crédible sa prétention à l'objectivité. Einstein a pu dire que la recherche

scientifique est une activité tout aussi subjective que n'importe quelle autre parmi les hommes : c'est énorme ! Konrad Lorenz, un très grand scientifique en matière d'éthologie, dit très clairement que les savants ne sont pas plus que les autres exempts des maladies culturelles ; bien des hypothèses scientifiques sont trop malléables pour être réfutées, et produisent des phénomènes de mode, sans qu'une véritable autorité scientifique puisse leur être attribuée. Le grand public s' imagine que c'est la science qui a parlé. Rappeler ces grands noms, témoins en quelque sorte contre la science dont ils sont les représentants les plus prestigieux, permet de préparer le terrain et de montrer à ceux qui opposent science et foi avec un dédain écrasant pour la foi, que les choses ne sont pas aussi simples.

Une troisième considération qui peut préparer le terrain, est que les origines historiques de la science moderne sont chrétiennes. Cela a été reconnu par des non-chrétiens. Alfred North Whitehead, grand philosophe des sciences, mathématicien avant de passer à la philosophie, et qui a enseigné à Harvard, l'a démontré de manière très persuasive. Le phénomène de la science moderne n'a pu éclore dans l'histoire de l'humanité que sur un seul territoire : celui où le christianisme a exercé son influence, façonnant lentement les esprits. Un certain nombre de croyants ont joué un rôle important, comme Francis Bacon, pour la méthode expérimentale : or, c'était un protestant. Il avait fortement subi l'influence, peut-être avec quelques teintes de libéralisme, de la réforme au 17<sup>e</sup> siècle en Angleterre. La méthode expérimentale planifiée, en fait, ne peut se concevoir que dans le cadre du monde biblique : un monde qui n'est ni enchanté, ni magique, où tout et n'importe quoi ne peut pas arriver ; un monde qui est réglé et qui obéit à des lois, sans enfermer pour autant l'homme dans ces lois ; un monde dont le système de lois n'est pas fermé sur lui-même, sans quoi l'homme ne serait, comme les autres éléments du tout, qu'un rouage dans la machine, incapable de prendre la distance que la recherche scientifique suppose. Pour faire une hypothèse, il faut en effet que l'homme puisse en quelque sorte se hisser comme face au monde et dire : « Il en est comme ceci, ou comme cela ». Il faut que son intelligence puisse travailler librement par rapport au monde et à la nature, pour qu'il puisse, ensuite, par l'expérience qu'il a planifiée, vérifier si son hypothèse correspond à la réalité. Pour ce faire, il faut à la fois une ordonnance intelligible du monde (si c'est le chaos, aucune science expérimentale ne peut se constituer), et une liberté de l'homme doué d'intelligence à l'égard de ce système auquel il appartient. Il faut que l'homme soit à la fois dans ce monde et doué d'une certaine liberté à son égard. Cela ne se peut que dans le système biblique, avec un Dieu au-dessus du monde, qui a institué des régularités et des lois, comme le rappelle le discours de Dieu à Job du sein de la tempête. C'est Dieu qui a fixé des limites et établi des régularités ; le monde biblique n'est pas capricieux. Les dieux païens sont capricieux ! Seul le Dieu biblique est un Dieu souverain et fiable. Dans sa sagesse, il a introduit des régularités ; mais l'homme en image de Dieu n'est pas simplement asservi par le système de ces lois, il est aussi capable aussi de s'élever comme au-dessus d'elles pour les concevoir et les reconnaître dans la réalité. Participant à la sagesse de Dieu qui l'a créé, l'homme peut dire oui et amen à l'ordonnance si sage que le créateur a instituée au commencement. C'est comme cela que peut se constituer une science, et en particulier une science qui procède en concevant des hypothèses que l'on met à l'épreuve par l'expérimentation planifiée.

Des penseurs non chrétiens l'ont vu. Ce qu'ils n'ont pas vu, c'est que si on élimine le Dieu de la Bible, l'ensemble ne peut plus tenir. Mais ils ont reconnu, historiquement, que c'est de l'empreinte chrétienne qu'est venue la possibilité de constituer ce que l'on appelle la science moderne, avec ses traits caractéristiques. Ce n'est ni en terrain bouddhique, ni en terrain animiste. Sur ces autres territoires, des bouts de sciences ont été possibles, mais non la méthode de la science moderne, avec son progrès continu, son accumulation. Les chinois ont fait de grandes découvertes, sont allés un bout de chemin, mais ensuite ils se sont trouvés dans une impasse, car leur vision du monde ne leur permettait pas de constituer une science. Si l'on a reconnu cette vérité historique sur le rôle nécessaire du christianisme pour l'enracinement du phénomène de la science moderne, cela oblige à se demander, sérieusement, si science et foi sont à ce point incompatibles. Si la foi chrétienne est, en un sens, la mère ou la grand-mère de la science moderne, y a-t-il vraiment une opposition, une exclusion mutuelle, comme on l'imagine ? Cela est moins plausible lorsqu'on a vu cette relation historique.

Faire valoir ces considérations permet de préparer le terrain. Il faudra ensuite aborder les arguments proprement dits, ce qui sera l'objet de nos prochaines études.

Henri Blocher